

## **Troisième conférence donnée dans la semaine sainte 2011**

*Temple protestant de Brueys,  
sur invitation de l'Église réformée de Montpellier*

### **Le christianisme en son cœur et la société sécularisée et pluri-religieuse**

**Gérard SIEGWALT**

En ce Vendredi saint où nous commémorons la mort de Jésus que les chrétiens confessent comme le Ressuscité, rappelons-nous d'abord — cela a été l'objet des deux conférences précédentes — que

– l'enjeu de la Semaine sainte de Jésus, c'est le monothéisme, la confession du Dieu unique. Nous avons vu l'actualité du monothéisme de Jésus comme sens de sa vie et de sa mort, face à la crise de la civilisation contemporaine ;

– la confession de foi du Dieu unique, c'est la confession du Dieu vivant. Nous avons vu le sens actuel — et donc pour le présent, et à partir du présent pour le passé et pour l'avenir — de cette confession du Dieu vivant et sa portée face à la réalité multiforme du mal.

Nous voulons maintenant creuser encore la question du sens de la mort de Jésus, en réfléchissant à sa portée. Que dit à ce propos la Bible chrétienne (constituée de l'Ancien, le premier, et du Nouveau Testament), et comment comprendre ces affirmations bibliques ?

Liée à cette question, il y a celle du rapport de Jésus à Dieu. Nous avons déjà évoqué dans la première conférence la compréhension chrétienne du monothéisme, une compréhension trinitaire. Elle s'éclairera à partir du sens et de la portée de la mort de Jésus.

La démarche de cette première partie, à deux volets — un volet concernant Jésus le Christ et donc proprement christologique, et un volet proprement théologique au sens spécifique, donc concernant Dieu en tant que Trinité, le Dieu tri-un — est une démarche de l'ordre de la juste compréhension, donc de l'intelligence de la foi, ou, autrement dit, du compte-rendu que nous faisons à nous-mêmes, en Église, concernant les deux questions mentionnées qui sont à proprement parler au cœur de la foi chrétienne.

Dans l'autre, la seconde, partie, il s'agira de situer ce que nous aurons dit concernant le cœur du christianisme par rapport au contexte dans lequel ce dernier s'inscrit. Le christianisme en son cœur a-t-il une portée, une signification — et si oui, laquelle — dans et pour la société sécularisée et pluri-religieuse ?

#### **I. Le christianisme en son cœur**

Nous connaissons l'affirmation de l'apôtre Paul aux Corinthiens, mais l'affirmation vaut au-delà des Corinthiens, de manière générale : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Co 2, 2). La mort de Jésus sur la croix, voilà pour Paul le cœur de la foi chrétienne. Il va de soi que la mort de Jésus ne vaut qu'en relation à sa résurrection, celle-ci scellant le sens et donc la portée de la mort de Jésus pour l'éternité, ce qui signifie, concernant notre monde, pour toute la suite des temps.

Cette concentration sur la mort, à vrai dire sur la mort en relation avec la résurrection et donc sur la mort et la résurrection de Jésus peut d'abord faire problème. En effet, qu'en est-il de la

vie terrestre de Jésus, qui ne se laisse pas réduire à sa mort ? Et aussi : qu'en est-il de toute la création qui ne se laisse pas réduire à cette vie et à cette mort, celles-ci fussent-elles confirmées dans leur sens par Dieu dans la résurrection de Jésus ? La première question, concernant la concentration de la vie de Jésus sur sa mort, voire sur sa mort et sa résurrection, fera l'objet d'un premier développement ; un second développement portera sur le sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus au sein de la création ; c'est là que nous verrons s'ouvrir la christologie à l'affirmation trinitaire.

1. *Concernant la concentration de la vie de Jésus sur sa mort et sa résurrection*, il est essentiel de la situer — et donc de situer la mort et la résurrection de Jésus — par rapport à sa vie, faute de quoi elle tendrait à occulter sa vie, et à occulter également le sens de l'affirmation de la résurrection de Jésus pour sa vie, à savoir que ce qui éclate à Pâques, dans la résurrection de Jésus, et donc dans le triomphe sur la mort et sur le mal dans sa réalité multiforme, y compris le péché, est déjà à l'œuvre dans sa vie et rend compte de l'autorité particulière de Jésus : celle-ci est toujours à nouveau signifiée expressément tant pour ce qui est de sa prédication que pour ses actes, les signes qu'il a opérés, et elle constitue à proprement parler le mystère de la personne de Jésus tel que les Évangiles l'évoquent en racontant sa vie et en faisant apparaître sa mort comme l'aboutissement de sa vie, non comme son échec mais bien comme son accomplissement. Je renvoie à ce propos à ce que j'ai dit dans la première conférence, en y notant que :

– le sens, c'est-à-dire la direction, ou l'orientation, de la vie de Jésus, et aussi sa signification, tiennent à sa relation à Dieu, au Dieu vivant, qui vient ;

– Jésus vit cette relation à Dieu par son don de lui-même à ce dernier et donc au Dieu créateur et rédempteur ; par ce don il atteste, et manifeste, dans les conditions de notre existence terrestre, la puissance de création continue et donc de rédemption, la puissance de salut de Dieu.

Comment peut-on dire, sur la base des données bibliques, que le christianisme en son cœur, c'est la mort de Jésus, plus exactement la mort et la résurrection de Jésus, plus exactement encore : la mort et la résurrection de Jésus en tant qu'éclairant — et en tant qu'éclairées par — toute sa vie terrestre et donc sa personne, sa prédication, ses actes, son compagnonnage avec les Douze, les 70, les 500 ? La réponse du même apôtre Paul, et la réponse de tous les écrits du Nouveau Testament, c'est qu'on le peut par la foi, et par la foi seulement. Mais qu'est-ce que la foi sinon le fait d'être concernés par ce Jésus ainsi entendu, d'être concernés non simplement intellectuellement, mais existentiellement et donc au cœur, au centre de soi-même, et cela signifie : d'être rejoints et déterminés dans notre propre cœur, autrement dit, dans notre centre qui nous irradie dans tout notre être en tant que corps, âme, raison, esprit, (d'y être rejoints) par ce cœur du christianisme et donc par ce Jésus, et ainsi d'être au bénéfice de ce cœur du christianisme et donc de Jésus. Être à son bénéfice, cela veut dire : découvrir et explorer une nouvelle possibilité de vivre, grâce à lui, et cela dans les conditions présentes de la vie et du monde, et donc dans la durée du temps, mais aussi avec la conscience que cette nouvelle possibilité de vivre dépasse la vie, c'est-à-dire s'enracine dans l'éternité de Dieu et s'accomplit en elle.

Par là, j'ai en fait dit que le christianisme en son cœur tient à une expérience, à notre expérience de Jésus le Christ, à l'instar de celle de Pierre devant Césarée de Philippe, où Pierre est amené à dire à Jésus : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16, 16), ou de celle de Marie Magdeleine, le matin de Pâques, qui reconnaît dans celui qu'elle avait pris pour le jardinier son « Maître » (Jn 20, 16), ou encore de Thomas qui, devant l'apparition du Ressuscité huit jours après Pâques, dit « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20, 28), à l'instar de tant d'autres hommes et femmes depuis l'apôtre Paul sur son chemin de Damas et, à travers

les siècles, jusqu'à nous. La foi, une expérience, même si dans la durée de nos vies elle est aussi si souvent foi sans l'expérience, foi dans l'absence de l'expérience qui la fonde, foi dans la domination apparente d'une autre expérience, celle de la banalité de notre quotidienneté. Mais là encore, la foi, qui est foi dans et à travers cette expérience de la réalité quotidienne, quelle qu'elle soit, désamorce la domination de cette réalité quotidienne et la place dans la lumière du Dieu créateur et rédempteur, dans le sens de ce qui fait le cœur du christianisme, à savoir Jésus le Christ dans sa vie, sa mort et sa résurrection.

Nous pouvons alors dire que le christianisme en son cœur et donc la foi chrétienne est une *expérience de base*, une expérience fondatrice. (J'ouvre ici une parenthèse. Toute religion authentique comporte une expérience de base. Il y a une expérience de base dans les religions animistes et ethniques, une expérience de base dans les religions dites mondiales : dans l'hindouisme, dans le bouddhisme, également dans les deux autres religions monothéistes, à savoir le judaïsme et l'islam. Dans le dialogue interreligieux, la première question à poser n'est pas celle concernant la vérité de la religion donnée, mais celle de l'expérience de base. Et puis, elle est celle de l'actualité de cette expérience de base : celle-ci continue-t-elle à être actuelle, à déterminer la vie de ses adhérents, et cette actualité m'interpelle-t-elle moi, chrétien, chrétienne, me provoque-t-elle, m'enrichit-elle, me corrige-t-elle ? C'est seulement après ces deux premières questions, concernant l'expérience de base et concernant son actualité qu'il est sensé de poser la question de la vérité de l'expérience de base de la religion donnée, car c'est seulement alors qu'on en parle en connaissance de cause et non dans l'ignorance de l'autre. La vraie rencontre entre religions différentes se fait premièrement sur leur expérience de base chaque fois spécifique et sur l'actualité de celle-ci, et secondement seulement sur la vérité de cette expérience de base. Je referme la parenthèse).

Quelle est l'expérience de base chrétienne ? Il va de soi que chaque chrétien, chaque chrétienne, en rend compte différemment, parce que chacun, chacune a une histoire irréductible à toute autre et que l'expérience de base se fait pour chacun et chacune avec et à travers les matériaux propres à son histoire personnelle. Cela étant, si les arbres ne doivent pas cacher la forêt, il y a un point commun à toute cette diversité : c'est le lien de cette expérience à ce que j'ai nommé le cœur du christianisme et donc à Jésus le Christ. Rendre compte de l'expérience de base chrétienne, c'est ainsi rendre compte en dernier ressort de lui, Jésus le Christ, tel qu'il devient signifiant dans des vies aussi différentes soient-elles les unes par rapport aux autres.

Nous sommes là à pied d'œuvre dans l'obligation faite à toute chrétienne, à tout chrétien adulte de savoir rendre compte de sa foi. « Soyez toujours prêts, dit la 1<sup>ère</sup> épître de Pierre (5, 15), à répondre à quiconque (littéralement :) vous demande parole concernant votre espérance. » Comment rendons-nous compte de l'expérience de base chrétienne, autrement dit du cœur du christianisme et donc du sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ, non pas en soi, par une doctrine (j'y viendrai), mais en tant que ce sens nous rejoint, nous empoigne, nous transforme, donc comment rendons-nous compte de ce sens dans la portée qu'il a sur nous, en nous ? Quelle est la portée de Jésus le Christ pour nous ? Telle est la question concernant l'expérience de base chrétienne, ou concernant le cœur de la foi chrétienne. La question revient tout simplement à celle-ci : qui est Jésus le Christ pour nous ?

Nous avons parlé hier, à propos de Dieu, d'une forte tradition théologique, celle de la *théologie déductive*. Elle situe Dieu en haut et elle trouve, si je puis dire, l'explication du sens du monde et aussi de nos vies en haut. La démarche de la théologie déductive, avons-nous dit, va de haut en bas. Il y a aussi une christologie de haut en bas. Concernant notre question relative au sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, cette christologie y répond en élaborant une doctrine : pour elle, il y a un sens en soi de ce Jésus, indépendamment de l'expérience que nous en avons. La foi consiste à adhérer à — à croire — cette doctrine, cette

explication du sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ. J'ai qualifié la théologie déductive par le terme de supranaturalisme, disant qu'elle situe Dieu *supra naturam*, au-dessus du réel. Il y a aussi un supranaturalisme en christologie. J'en parlerai d'abord, pour dire le caractère insuffisant de cette démarche christologique.

Celle-ci est caractérisée par l'*extériorité* du sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ, une extériorité par rapport à nous de ce qu'on appelle aussi sa personne et son œuvre. On part ici de l'affirmation de la perte de l'être humain du fait de la chute entendue dans le sens du péché originel pesant sur tout être humain depuis sa naissance (c'est la doctrine de saint Augustin). L'être humain étant incapable de se sauver lui-même de sa perte, la théologie traditionnelle, qui trouve, après Augustin, une expression classique chez saint Anselme, laquelle marque depuis là peu ou prou toute la théologie occidentale à travers saint Thomas d'Aquin jusqu'aux Réformateurs protestants du XVI<sup>e</sup> siècle, prend appui sur les affirmations néotestamentaires concernant le caractère de substitution et d'expiation de la mort de Jésus. *Substitution* : Jésus se substitue à nous, c'est-à-dire il prend notre place, il meurt à notre place. *Expiation* (ou encore propitiation) : Jésus est la victime sacrificielle offerte en compensation — en rançon — pour nos péchés, donc pour notre salut. Celui-ci, ou la rédemption, grâce au Christ qui prend notre place et qui s'offre comme victime pour nos péchés, consiste dans notre délivrance du péché et de l'esclavage dans lequel le péché nous tient. C'est ainsi que Dieu nous réconcilie, en Christ, avec lui-même.

Reconnaissons le fondement biblique, tant de l'affirmation de la substitution (pensons déjà dans l'Ancien Testament au Serviteur souffrant de Dieu d'Ésaïe 53) que de celle de l'expiation. Et reconnaissons également les fruits spirituels que cette christologie de l'extériorité a portés et porte jusqu'à aujourd'hui. « Voilà ce que j'ai fait pour toi, fait-on dire au Christ sur la croix. Que fais-tu maintenant pour moi ? »

Mon propos n'est pas de rejeter ces affirmations bibliques ni de nier les fruits de foi, d'espérance et d'amour portés par elles. Mais il est de les interpréter, en considérant les raisons pour lesquelles ces affirmations sont soumises aujourd'hui à une forte critique.

La critique est double. Elle porte en premier lieu sur la concentration de toute la christologie sur la mort de Jésus, avec par conséquent le risque d'une réduction de Jésus le Christ à sa mort ou du moins d'une absorption de sa vie et de sa résurrection par sa mort. Or, avons-nous dit, la mort de Jésus est l'aboutissement de sa vie et le sens de sa vie et de sa mort est éclairé par sa résurrection, ce qui veut dire : la vie et la mort de Jésus ne sont pas tant tournées en arrière, vers la chute, la perte, le péché, le mal, la mort, que vers l'avant, vers la résurrection et donc vers la nouvelle possibilité de vivre, dans ce monde, dans les conditions de nos vies respectives, et face à la mort, dans l'espérance du Royaume de Dieu. La personne et l'œuvre du Christ ne reçoivent pas tant leur sens par la réparation de ce qui va mal dans ce monde et dans l'humanité, y compris dans nos propres vies, que par l'offre — dans et à travers le mal sous toutes ses formes dans lesquelles nous l'expérimentons, y compris notre fourvoiement, mais également dans et à travers le bien que nous expérimentons — d'un nouveau regard sur nous-mêmes et sur le monde. Cette offre, c'est celle de notre habilitation à devenir chacun, chacune, selon l'expression de Paul Ricœur, un « homme capable » (certes pour chacun, chacune à l'intérieur de grandes limites mais qui, si elles conditionnent bien notre capacité, non seulement ne la suppriment pas mais la stimulent et la nourrissent)<sup>1</sup>. Ma psychanalyste l'exprimait à sa manière : évoquant la communion au Christ dans le pain rompu et la coupe partagée de la sainte Cène (l'eucharistie), elle s'entend — me disait-elle — dire chaque fois : « tu peux ».

---

<sup>1</sup> N'est-ce pas là ce que Boris Cyrulnik entend par « résilience » ?

Nous le voyons : le sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ prend en compte tout ce qui est en amont, ce qui vient du passé, tout le poids du mal qui pèse sur le présent (mais aussi le bien !), mais inscrit dans notre réel et dans le réel de ce monde une puissance de nouveauté qui tourne notre regard vers le Dieu qui vient, qui toujours vient, comme le Dieu créateur et rédempteur. Loin de tout rétrécissement de la portée rédemptrice du Christ Jésus au péché, loin de toute culpabilisation qui, à côté des fruits positifs déjà mentionnés de cette christologie, en est aussi un fruit qui a empesté et empeste jusqu'à aujourd'hui la conscience de bien des personnes (cela tient au lien unilatéral établi entre le salut et le péché, un péché pour ainsi dire obsessionnel), le véritable sens de la vie, de la mort et de la résurrection élargit notre conscience aux dimensions du réel dans tous ses aspects dont nous sommes capables, et loin de nous « coincer » nous met, pour parler avec le psalmiste, au large, rompant l'horizon fermé de nos vies et du monde vers leur transformation, vers leur renouvellement grâce à la puissance qui est celle du Dieu créateur et rédempteur et qui se manifeste en Jésus le Christ.

En second lieu, la critique de la christologie en haut vise la mise en scène sacrificielle, au sens de la pratique sacrificielle de l'Ancien Testament, de la mort de Jésus. Les idées de substitution et d'expiation ont, on le sait, leur place dans le culte sacrificiel du Temple, mais nous connaissons la critique que les prophètes ont déjà adressées à cette compréhension du sacrifice, lui substituant une toute autre compréhension : à savoir l'offrande de soi à Dieu pour le bien de tous, dans le sens de cette affirmation du prophète Michée (6, 8) : « On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien et ce que le Seigneur demande de toi : c'est que tu pratiques la justice, que tu aimes la miséricorde et que tu marches humblement avec ton Dieu. » Dans le Nouveau Testament, Paul va dans le même sens, disant : « Je vous exhorte, frères, au nom de la miséricorde de Dieu, à offrir vos corps (donc à vous offrir vous-mêmes) comme sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce sera là votre culte spirituel » (Rm 12, 1). Pour cette vraie compréhension de la notion de sacrifice, je citerai le beau livre d'Antoinette Butte, *L'offrande*. Une offrande de soi à pratiquer chaque jour, comme nous y invite la Petite liturgie quotidienne de Pomeyrol. C'est à partir de là que les idées de substitution et d'expiation doivent être interprétées. Si elles sont utilisées dans le Nouveau Testament, c'est parce qu'elles correspondent aux représentations mentales de l'époque. Mais quelle est leur signification véritable ?

C'est ici qu'il faut parler, en christologie, de la *démarche inductive*, de bas en haut, déjà évoquée hier à propos de Dieu. Si la christologie déductive est caractérisée par l'extériorité supranaturaliste du Christ, de sa personne et de son œuvre, la christologie inductive est caractérisée par l'*intériorité* du sens de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ, de son intériorité à nous, dans le sens du « Christ en nous », comme en parle Paul et aussi — substantiellement — Jean. Le Christ vit en moi, dit Paul (*cf.* par ex. Ga 2, 20) ; il est notre vie, dit Jean de bien des manières (par ex. Jn 11, 25 suiv.). On parle à ce propos de *mystique*, voulant précisément rendre compte d'une expérience de *participation* au Christ. Le sens de la substitution n'est pas que le Christ prend notre place, mais qu'il vient nous rejoindre à notre place, pour faire place en nous à Lui dans sa capacité à endurer le mal (et également le bien) sous toutes ses formes, et pour ainsi, en traversant le mal (et le bien), ouvrir le réel (mal ou bien) à la vie véritable. C'est là le sens de la vie, de la mort et de la résurrection dans leur portée pour nous : cette portée s'atteste pour nous dans notre propre expérience du réel (bien ou mal), lorsqu'il nous est donné de faire silence et, dans le silence, de laisser se faire le travail du Christ en nous, de laisser advenir le Christ en nous. Cela se fait par la mort à nous-mêmes, à notre *ego*, comme on dit aujourd'hui, à notre vieil Adam, comme dit Paul, donc à notre incurvation sur nous-mêmes qui fait que nous tournons en rond autour de nous-mêmes en nous mordant constamment notre propre queue, sans avancer d'un seul pas dans la

direction de notre propre advenue à nous-mêmes, à notre vrai Moi, au nouvel Adam, dans le langage de Paul. Laisser advenir le Christ en nous, dis-je, grâce à la mort à nous-mêmes dans le sens indiqué, et, à travers cette mort, grâce à notre résurrection, à notre mise debout, à notre nouvelle naissance, comme dit le Nouveau Testament, et donc à notre advenue à nous-mêmes selon notre vocation véritable. Le Christ Jésus est certes hors de nous, il a une extériorité : c'est pour que nous contemplions dans cette extériorité son être tel qu'il est présent et agissant dans notre intériorité, pour que nous contemplions dans sa vie, dans sa mort et dans sa résurrection notre vie, notre mort — au cœur de la vie et une fois au terme de notre existence terrestre — et notre résurrection. L'apôtre Paul parle à ce propos de notre *baptême*, du baptême non simplement entendu comme acte ponctuel, mais en comprenant cet acte comme acte fondateur de nos vies, comme acte qui nous initie au baptême de notre vie dans toute sa durée : notre vie placée tout entière et quotidiennement sous le signe de notre mort et de notre résurrection dans lesquelles s'effectue en nous la portée de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ. « Nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ, lisons nous dans Romains 6, c'est en sa mort que nous avons été baptisés. Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. ». *Participation du Christ à nous, participation de nous au Christ* : voilà la portée du sens de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ. La substitution est une participation, l'expiation dit l'implication de cette participation, à savoir que le don de lui-même du Christ nous libère pour notre propre don de nous-mêmes pour la gloire de Dieu et le salut du monde, comme dit la liturgie eucharistique, ou, autrement dit : notre offrande de nous-mêmes à Dieu pour le bien de nos prochains et de la terre qui nous porte. Substitution et expiation renvoient à ce qu'on peut appeler l'*exemplarité* du Christ Jésus, à savoir qu'il est dans sa vie, sa mort et sa résurrection l'Autre semblable, l'Autre dont l'altérité extérieure — il est autre que nous, extérieur à nous — éveille, évoque, invoque son altérité intérieure à nous : son extériorité renvoie à son intériorité et la fait advenir dans notre advenue à nous-mêmes. Carl Gustav Jung parlerait en ce sens du caractère archétypal du Christ Jésus : celui-ci est notre archétype, notre archétype intérieur, lequel est vivifié par la personne et l'œuvre du Christ Jésus, donc par sa vie, sa mort et sa résurrection.

Voilà le cœur du christianisme, l'expérience de base de la foi chrétienne. Elle dit le sens de la vie chrétienne, mais elle dit le sens de toute vie : il est exprimé dans le « meurs pour devenir » dont il a déjà été parlé. L'expérience de base chrétienne ne fait que manifester, expliciter ce qui est au cœur de toute l'humanité. Dans l'expérience de base chrétienne est nommé, mis en mots, de manière particulière mais typique, ce qui travaille tout être humain et dont par conséquent tout être humain est — potentiellement — au bénéfice. La portée du sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ s'exprime dans l'expérience de base chrétienne qui est l'expérience baptismale comme cela a été dit, et cette expérience de base, qui se réalise dans celui, celle qui vit son baptême, n'est pas le monopole des chrétiens et des chrétiennes, mais à une portée que j'appelle « œcuménique », pour toute l'humanité. La portée du sens de Jésus le Christ est, en puissance, universelle.

2. *Concernant alors le sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ au sein non seulement de l'humanité mais de toute la création* — second volet annoncé —, nous voyons, dans ce qui vient d'être dit, s'ouvrir la foi chrétienne à l'affirmation trinitaire, donc à la confession du Dieu tri-un.

Je me contenterai à ce propos d'une brève remarque, mais que tout lecteur, toute lectrice de la Bible pourra à la fois reconnaître dans son bien-fondé et aussi amplifier davantage.

Toujours à nouveau, le Nouveau Testament renvoie pour la vie, la mort et la résurrection de Jésus à l'Ancien Testament. Cela est bien connu, mais le sens de ce renvoi n'est pas

simplement de trouver des figures du Christ Jésus dans l'Ancien Testament ; il est de dire que la substance de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus le Christ, et donc ce qui est au cœur de la foi chrétienne, est déjà présent et agissant dans le premier Testament. Luther et Calvin insistent sur cette identité de substance des deux Testaments, dans toute leur différence qui est par ailleurs également évidente. Le rapport entre le premier et le second Testament est celui entre la promesse et l'accomplissement : dans la promesse l'accomplissement est déjà à l'œuvre, dans l'accomplissement la promesse s'effectue, pour d'ailleurs aussitôt rebondir, puisqu'aussi bien l'accomplissement qu'est l'Évangile nous oriente en avant, vers la manifestation glorieuse et donc plénière de cet accomplissement eschatologique. Dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus le Christ, dans cette histoire particulière nettement circonscrite et en même temps, du fait de la résurrection, ouverte vers l'avant, s'effectue de manière concrète, historique, ce qui déjà travaille l'histoire de toute l'ancienne alliance.

Mais le Nouveau Testament va encore plus loin. Il projette le bas — j'ai parlé de la christologie inductive comme de la christologie en bas, ou de bas en haut — vers le haut, parlant du Fils éternel de Dieu par qui Dieu, le Père, a tout créé (toute la création : pensons par exemple au prologue de Jean), et donnant ainsi à comprendre que dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus s'atteste, se manifeste la continuité de la œuvre créatrice et rédemptrice de Dieu. Le Nouveau Testament parle même, à quelques endroits, non seulement d'un agneau (nous connaissons cette image du Christ) « prédestiné avant la fondation du monde et manifesté à la fin des temps » (1 P 1, 19 suiv.) mais de « l'agneau immolé dès la fondation du monde » (Ap 13, 8). C'est dire que le Christ Jésus de l'histoire concrétise, rend concret le Fils éternel de Dieu, qui apparaît bien être la manière d'être de Dieu en tant que tourné hors de lui et ainsi la manière d'être immanente du Dieu créateur et rédempteur dont nous désignons la manière d'être transcendante en parlant du Père. Le Christ Jésus concrétise aussi le Fils éternel perçu aussi comme Agneau, archétype éternel de l'agneau dont parle Ésaïe 53 et que Jean le Baptiste atteste en la personne de Jésus (Jn 1, 29). Le philosophe Hegel a forgé la formule de *l'universel concret*. Le Christ Jésus de l'histoire est l'universel concret, c'est-à-dire qu'en lui se réalise dans une existence historique personnelle, celle de Jésus de Nazareth, ce qui jusque là était (et continue à être) à l'œuvre universellement, mais de manière latente. Le Christ Jésus de l'histoire, donc sa vie, sa mort et l'au-delà de sa mort, est la révélation particulière, concrète du Fils éternel universel au sens de cosmique et de l'Agneau universel au sens d' « œcuménique », valant pour toute l'humanité.

Tel est le cœur du christianisme : c'est, avec l'affirmation trinitaire (je l'ai tout juste esquissée dans le sens christologique, en renvoyant pour le Saint-Esprit, la manière d'être présente de Dieu en nous et dans les êtres et les choses, à ce que j'ai dit concernant l'intériorité du Christ Jésus), l'expérience de base, laquelle s'explicité réflexivement dans l'affirmation trinitaire, l'expérience de base de la participation du Christ Jésus dans sa vie, sa mort et sa résurrection à nous, et de notre participation au Christ, dans notre vivre en vérité, dans notre mourir en vérité et dans notre ressusciter à travers notre mourir.

L'explicitation théologique et donc trinitaire de cette expérience chrétienne de base et en particulier ce qui a été dit concernant le caractère archétypal du Christ, archétype divin éternel et, partant, cosmique et œcuménique, se révélant concrètement, de manière historique, dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus le Christ, nous prépare à aborder la suite de notre sujet dont je rappelle l'intitulé : Le christianisme en son cœur et dans la société sécularisée et pluri-religieuse.

## **2. La portée du christianisme en son cœur dans et pour la société sécularisée et pluri-religieuse**

Quelques remarques essentielles à ce propos.

– Première remarque : en posant cette question de la portée du christianisme saisi en son cœur, nous ne sommes pas dans l'action voire dans l'agitation mais dans l'être. Autrement dit : il n'y a pas, à ce propos, en premier lieu à faire (quelque chose) mais à être (quelqu'un) ; il y a à vivre ce qu'il nous est donné d'être. Il nous est donné de vivre le christianisme en son cœur tel qu'il se manifeste dans l'expérience de base chrétienne, dans son union avec notre propre cœur et également avec le cœur de l'humanité. Le cœur du christianisme, c'est ce qui nous travaille — s'il nous est donné d'être lucides — dans notre propre cœur et c'est ce qui travaille, en puissance et de manière latente, le cœur de tout être humain. C'était déjà la grande intuition de Teilhard de Chardin. Le Christ Jésus historique manifeste le Christ cosmique et, ai-je précisé, œcuménique au sens qui a été dit. Nous n'avons pas, en tant que chrétiens, chrétiennes, à propager le Christ comme on propage une idéologie, mais à décrypter et, partant, à nommer, à mettre en mots et dans ce sens à attester l'effectivité créatrice et rédemptrice universelle et œcuménique du Christ ; nous n'avons pas à travailler à la conquête du monde par le christianisme mais pour le moins (et c'est déjà une grâce) à ne pas être nous-mêmes des obstacles à son advenue (du Christ) dans la conscience d'autrui et, surtout, à être attentifs à son advenue, à la laisser *se faire* (surtout pas à vouloir la faire nous-mêmes, par quoi nous usurperions la place même du Christ), à être au mieux les accoucheurs du Christ dans la conscience et donc dans la vie d'autrui. La particularité du Christ Jésus historique est portée par l'universalité de ce que j'appelle la réalité christique, autrement dit du Fils éternel qui est aussi l'Agneau de l'origine. L'universalité du Christ n'est pas à produire par notre témoignage (*martyria*), notre service (*diakonia*) et notre prière (*leitourgia*), mais elle est à reconnaître. Témoignage, action et prière ne sont pas de l'ordre d'un programme *en vue de* (en vue de la propagation du Christ ou du christianisme), mais sont de l'ordre du fruit, à cause de (à cause du Christ ou du Dieu tri-un, le Dieu vivant). Le Christ nous précède, ce n'est pas nous qui le précédon. Et parce qu'il nous précède, parce qu'il est toujours et partout déjà là, à l'œuvre, nous sommes à la fois délivrés du souci de la réussite et de l'agitation motivée par ce souci et en même temps habilités à Le suivre à la trace et, notre être (ce que nous sommes) n'étant pas un fixisme mais un devenir, une dynamique, à assumer ce qu'il y a à assumer sur ce chemin, dans le sens du témoignage, du service et de la prière. Ceux-ci, on le voit, sont seconds, procédant du cœur de la foi chrétienne, mais ce caractère second leur donne toute leur raison d'être, leur authenticité, et leur vraie efficience qui est toujours de l'ordre de la grâce, du cadeau.

– Deuxième remarque, qui est impliquée dans ce qui précède : il n'y a rien de plus important pour le chrétien, la chrétienne, que de cultiver la relation au Christ et donc, en cultivant le particulier, de cultiver par là-même l'universalité qui ne nous apparaît qu'ainsi. Déjà pour Jésus, tout procède de ses années obscures à Nazareth dont nous ne savons quasiment rien, et puis, une fois entré dans la vie publique, outre de sa participation au culte synagogal, de ses quarante jours de désert et de ses retraits sur la montagne pour la prière, donc pour la rencontre avec le Père, une rencontre certainement liée à la méditation des saintes Écritures. L'ordre de mission nous est donné et actualisé là, toujours à nouveau : c'est là le quartier général, à proprement parler le sanctuaire, le lieu-source de la régénération de notre être. Entretenir la source non seulement de la foi, non seulement de l'amour, non seulement de l'espérance, mais de la force et du courage de la foi, de l'amour et de l'espérance, ce qui revient en fait à entretenir la source de la joie. Quand l'épuisement guette, quand la joie vient à manquer, il n'y a rien de plus urgent que de ménager dans notre vie ces moments essentiels de l'unique nécessaire, moments qui irradient tout le reste et qui, s'ils manquent, obèrent tout le reste. Nous connaissons cet épisode où Jésus, après le retour de ses disciples d'une mission, leur dit : « Venez à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous un peu » (Mc 6, 30 suiv.). Le repos est une nécessité pas seulement physique, mais aussi psychique et spirituelle. S'il peut apparaître dans certaines situations de la vie comme un luxe, c'est précisément alors qu'il est

de manière particulière un luxe nécessaire. Notre force est à ce prix, notre joie est à ce prix. Cultiver le jardin de la relation au Christ. C'est là le lieu-source de la portée du christianisme en son cœur dans et pour la société plus large.

– Troisième remarque, concernant la société sécularisée. Le sécularisme est la caractéristique du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, en tout cas chez nous. C'est un état de choses dont nous pouvons analyser les causes et montrer les effets, mais que de le regretter est à pure perte. Nous ne pouvons que faire avec, comme on dit. La nostalgie par rapport à l'état passé de chrétienté est à la fois une méconnaissance de bien des aspects pervers de cet état (qui n'est certes pas réductible à ces aspects pervers, cela va de soi), et elle est, là où elle est une fuite hors du présent dans un passé idéalisé (c'est le fait de l'intégrisme), une maladie de l'âme. La stigmatisation par certains milieux chrétiens du sécularisme, à cause du relativisme spirituel et moral qu'il génère, dit plus sur la peur quasi obsessionnelle de ces milieux — peur d'une perte de leur pouvoir moral et spirituel au plan temporel — qu'elle n'aide à affronter critiquement, au nom de la foi chrétienne et donc dans la force du Christ ou du Dieu vivant, cet état de fait. Affronter critiquement, ai-je dit, c'est-à-dire avec discernement, dans le sens du discernement spirituel toujours à nouveau thématisé dans le Nouveau Testament (*cf.* par ex. 1 Co 12, 10 ; 1 Jn 4, 1) et que Jésus, à l'instar des prophètes de l'ancienne alliance, a pratiqué selon les Évangiles dans des situations très variées, non certes au nom de la peur voire de la méfiance inspirée par elle mais au nom de son enracinement dans le Dieu vivant et l'assurance confiante, aimante, espérante portée par cet enracinement. Car — et c'est là la portée du monothéisme de Jésus, comme je l'ai rappelé dans la première conférence, et c'est là l'universalité du Dieu vivant telle qu'elle est impliquée dans le christianisme en son cœur dont nous avons parlé aujourd'hui —, Dieu n'est pas absent de notre monde, si tant que notre regard s'offre aux traces perceptibles à la foi de sa présence agissante. La situation des chrétiens, des chrétiennes, et de l'Église d'aujourd'hui, sous nos latitudes, est comparable à bien des égards à celle des premiers siècles, avant la reconnaissance du christianisme comme religion d'État. Nous n'avons pas à aspirer à un nouvel état de chrétienté sociologique — l'histoire de cet état de chrétienté est close et il n'y a aucun bénéfice à attendre de sa restauration — ; nous avons au contraire à percevoir la chance — et à œuvrer dans le sens — d'une relation réciproquement critique entre le spirituel et le temporel ou, comme on le formule depuis saint Augustin et comme le formulent également les Réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle, entre les deux règnes, précisément temporel et spirituel (ou Église et État). Je parle d'un discernement critique réciproque entre les deux, car si le temporel a besoin de la critique du spirituel pour ne pas s'idolâtrer, le spirituel a besoin de la critique du temporel pour ne pas s'absolutiser de son côté, en enfermant l'absolu, donc Dieu, dans des représentations humaines très problématiques. La critique de la religion est nécessaire à sa vérité, dit une vieille sagesse. Le discernement critique à l'égard du temporel est nécessaire à la vérité du temporel, cela vaut tout autant. La vie des chrétiens, des chrétiennes, et de l'Église au sein de la société sécularisée correspond ainsi à une situation normale pour l'Église et la foi chrétiennes. C'est là le lieu de vie des chrétiens et des chrétiennes ; c'est dans ce lieu que nous avons à vivre notre vocation chrétienne et ecclésiale.

– Quatrième et dernière remarque, concernant la société pluri-religieuse. Celle-ci est l'autre caractéristique du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, ici chez nous. J'ai déjà évoqué l'esprit de la rencontre avec d'autres religions, en disant que ce qui importe, avant de poser la question — qui est certes à poser — de la vérité de l'autre religion, c'est de s'ouvrir à son expérience de base et de considérer l'actualité de cette dernière. Cette démarche nous oblige, nous chrétiens et chrétiennes, à élucider pour nous-mêmes notre propre expérience de base chrétienne, son actualité et sa vérité ; c'est ce que nous avons essayé de faire dans notre réflexion de ces deux jours passés et encore aujourd'hui. Je soulignerai encore l'urgente et

impérative nécessité d'un enseignement de culture religieuse, et donc interreligieuse, dans les écoles publiques, seul capable de favoriser la cohésion culturelle et sociale de la nation et ainsi de contribuer à une paix civile vivante et stimulante. C'est une nécessité de l'ordre du bien commun.

### ***Conclusion***

Notre sujet était : *le christianisme en son cœur et dans la société sécularisée et pluri-religieuse*. C'est aujourd'hui Vendredi saint. Ce jour éclaire notre sujet de manière décisive : c'est à travers l'impuissance que s'atteste la puissance créatrice et rédemptrice du Dieu vivant.

Joyeuses Pâques.